

## CHAPITRE II

# LES REPRÉSENTATIONS GÉNITALES FÉMININES AU PALÉOLITHIQUE

### A – Le diagnostique de vulve féminine

Nous allons tenter de découvrir si les images génitales féminines paléolithique étaient des représentations du vivant. Défendre l'idée d'un réalisme de ces images supposerait que les Paléolithiques, en particulier les auteurs des œuvres figuratives, possédaient des connaissances anatomiques et qu'ils ont pu traduire dans leurs œuvres les différences morphologiques de femmes, selon leur âge et leur parité, notamment. Mais cela n'exclut pas, à partir de ces images du vivant, que les Paléolithiques aient bâti une thématique symbolique, expression de leur relation à la Femme, à la fécondité, à la genèse du monde, à leur rôle sur terre ou à leur devenir dans l'au-delà, tous sujets qui ont interpellé les humains de tous les temps.

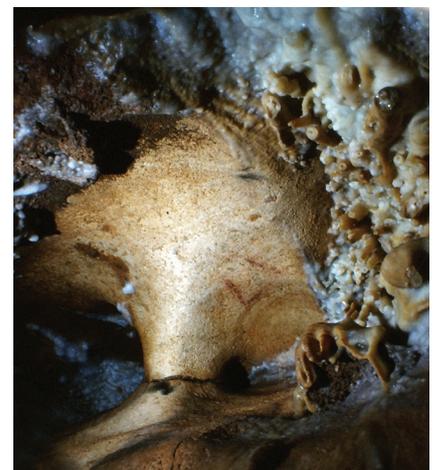
Contrairement aux vulves incorporées à des corps féminins où, quel que soit leur aspect, nous avons l'assurance qu'elles représentent bien des organes génitaux féminins externes, un problème d'identification se pose assez souvent pour les vulves isolées. Une vulve est isolée quand elle est représentée en l'absence de corps féminin associé, sinon elle est incorporée. Ces images sont légion, à toutes les époques, avec des expressions graphiques très diverses, allant des formes les plus expressives, où l'identification ne porte pas à confusion, à celles dont le schématisme offre toutes les occasions de discuter leur nature. Sans compter les images que l'on a peut-être méconnues, et nous en proposerons quelques-unes.

Il ne faut pas toujours faire confiance aux relevés anciens, parfois « arrangés » par leurs auteurs, même les plus grands, comme souligné par Paul Bahn (1986). Notre recensement iconographique, sans doute incomplet, contredit l'impression de ce dernier que « les vulves sont remarquablement difficiles à trouver dans l'art paléolithique » (*ibid.*). Pour D. de Sonneville-Bordes, ce motif était « pratiquement absent dans l'art mobilier magdalénien et très rare dans l'art pariétal » (Sonneville-Bordes, 1965, p. 115). A. Varagnac jugeait très rares « les figurations réelles d'organes sexuels » (Varagnac, 1968, p. 124). Le corpus de 241 vulves que nous dressons ici (sans inclure dans ce décompte les nombreuses images « d'allure vulvaire ») le démentira. Les réflexions échangées entre P. Bahn et A. Marschack dans *Rock Art Research* (Marschack, 1986) sont d'intéressantes supputations intellectuelles, qui ressortent davantage de la sémantique philosophique ou de la dispute dialectique entre auteurs que de l'analyse objective. On peut tout dire sur les vulves, à condition de ne pas oublier que ce sont des organes sexuels féminins, avec l'importance qu'ils revêtent dans l'imaginaire, le relationnel, le sociétal et le fonctionnel. Pour la femme, comme pour l'homme.

Pour retenir la nature vulvaire d'une représentation, il faut établir un véritable diagnostic positif en analysant les caractères qui la définissent et un diagnostic différentiel en écartant les images qui ne sont pas des vulves.

#### 1 - Reconnaître une vulve féminine dans la représentation

Reconnaître une vulve chez le vivant est généralement chose aisée en clinique humaine, si l'on excepte les très rares états intersexuels où le diagnostic est mis en défaut. Ces ambiguïtés sexuelles, où le caractère mâle ou femelle des organes génitaux externes (vulve et pénis) est difficile ou impossible à reconnaître, sont généralement levées par l'étude hormonale et, surtout, chromosomique des sujets. Dans les représentations d'images



**Figure 18** – Oulén, femme au tronc et aux cuisses évoqués par un relief naturel et au sexe fait d'un V surmonté par un trait, sans fente vulvaire (cliché Delluc)

génétales paléolithiques, le diagnostic positif se fait sur certains critères, qui sont : la forme triangulaire ou arrondie (poire, cercle, ovale), co-existant avec la présence d'une fente médiane. Nous considérons également comme vulves les tracés inscrits sur des reliefs évocateurs du pelvis féminin comme ceux de Saint-Cirq ou d'Oulen en pariétal (fig. 18), et les triangles striés insérés entre les reliefs des incisives de cheval en mobilier. La pilosité génitale n'est pas un critère diagnostique, étant absente sur la majorité des figures féminines corporelles, mais elle peut être évoquée devant des aspects striés, sans en faire un argument de certitude. Par esprit de rigueur, ont été écartés de ce corpus les triangles striés isolés, même s'ils sont de forme similaire, les triangles isolés non fendus (Planchard, grotte du Triangle, Pestillac, Laugerie-Haute, Bois Ragot, etc.), les images atypiques (Rochereil) et les fentes naturelles rougies (Niaux, Villars, Le Portel...).

L'aspect clinique de la vulve est sensiblement différent suivant l'angle de vue de l'observateur et la distinction entre vue pubienne et vue périnéale, proposée par B. et G. Delluc en 1978, a été adoptée. Cette distinction se base en premier sur l'aspect du bord supérieur : rectiligne ou concave, il est celui d'une vue pubienne ; convexe, il est celui d'une vue périnéale. Mais la longueur et la largeur de la fente vulvaire doivent aussi être prises en compte : si la fente occupe plus du 1/2 de la hauteur, c'est en faveur d'une vue périnéale ; de même si elle est ouverte, la béance de la fente ne pouvant s'apprécier qu'en posture gynécologique. Mais il faut tenir compte du réalisme de transfert, montrant, au niveau du pubis d'une femme debout, une vue périnéale de son sexe en une sorte de rotation de presque 90° d'arrière en avant, comme chez la *Vénus impudique* ou la *Femme au renne* de Laugerie-Basse, ou la figurine de Hohle Fells.

Nous avons adopté la terminologie suivante : nous parlerons de représentation de « vulve » pour une vulve caractérisée par sa forme et/ou son association, de représentations ou de tracés « d'allure vulvaire » pour une figure en forme de vulve (tout en notant qu'une vulvaire est, en botanique, une plante aux feuilles d'odeur fétide). De même pour les organes génitaux externes masculins : nous dirons qu'il s'agit d'une représentation de « phallus » quand le diagnostic est certain (hampe en érection, gland et sillon balano prépuce) et d'une représentation « d'allure phallique » quand l'aspect évoque un phallus sans détails anatomiques. Le sexe masculin à l'état flaccide, bien moins souvent représenté, se nomme pénis. Quant aux représentations humaines citées, nous précisons si elles sont féminines, masculines ou non sexuées, étant entendu que les critères d'humanité et de sexe ont déjà été exposés (Duhard, 1996).

## 2 - Éliminer les représentations qui ne sont pas des vulves féminines

### a - Les images animales

La différence entre la vulve humaine et la vulve animale est double, anatomique et topographique. Les lèvres vulvaires des femelles animales correspondent aux petites lèvres de la femme. Les grandes lèvres ne sont pas présentes généralement, sauf occasionnellement chez certains félinés ou canidés sous forme de deux élévations cutanées de part et d'autre de la vulve. Et, surtout, la vulve animale, du fait de la quadrupédie se présente toujours au-dessous de l'anus et elle est entièrement visible (donc accessible au mâle) dans cette posture quand la queue est relevée, ce qui est un signe de disponibilité sexuelle. La hyène constitue une exception zoologique, déjà signalée par Aristote : le mâle comme la femelle présentent entre l'appendice caudal et l'anus une formation ayant l'apparence d'une vulve, mais dépourvue d'orifice de pénétration.



Figure 19 – Empreintes de sabots (de g. à dr.) : chevreuil, bovidé, équidé (non ferré)

Les empreintes animales sont parfois figurées dans l'art du début du Paléolithique supérieur des environs des Eyzies, et les sabots d'équidés ont pu être rapprochés des formes d'allure vulvaire. Les autres empreintes de sabot, bisulques, ne peuvent prêter à la même confusion (fig. 19). Certaines figures, lues comme des images d'empreintes animales, ongulés particulièrement (comme à Laussel), pourraient être des vulves, et réciproquement, tant les unes et les autres sont d'aspect proche (Delluc, 1985). Il se peut que l'artiste paléolithique ait fait un « calembour à signification sexuelle », comme

suggéré par Breuil, en jouant de la ressemblance entre image génitale féminine et empreinte de sabot d'équidé.

Chez le cheval, le sabot est l'enveloppe cornée du pied qui protège la 3<sup>ème</sup> phalange. Il présente à décrire : une partie arrondie, antérieure qui est la pince, et une partie postérieure ou talon, qui présente une lacune médiane triangulaire, bordée de lacunes latérales moins profondes, la fourchette. Entre la fourchette et le sabot se trouve la sole, qui est la surface plantaire. Certaines images vulvaires sont en « fer à cheval », c'est-à-dire renflées dans la partie antérieure et ouvertes en arrière par l'hiatus labial : la trace au sol du sabot de cheval ne réalise pas exactement cette image, mais celle d'un croissant fermé ou d'une surface ovale, échancrée à la fourchette. La présence d'un fer modifie l'aspect de l'empreinte, mais nous éloigne de la réalité paléolithique.

### *b - Les « campaniformes »*

Les « campaniformes » sont-elles des vulves ? Etymologiquement, campaniforme signifie en forme de cloche, et s'applique indistinctement à des fleurs (campanules), à des vases en terre cuite (civilisation campaniforme énigmatique de la fin du Néolithique en Europe) et à des graphismes pariétaux, ce qui complique le sens. Pourquoi ne pas dire simplement « figure en cloche » ? La nature vulvaire des figures « campaniformes » d'El Castillo (Espagne) (fig. 20) n'emporte pas notre adhésion, bien que les vulves de femmes âgées, et quelques-unes de femmes jeunes (adipeuses, il faut le préciser) revêtent cette forme en cloche, avec la partie large en haut, au niveau du pubis, la partie arrondie en bas, correspondant aux grandes lèvres flasques et jointives (les petites lèvres s'amenuisent avec l'âge) et une fente médiane, située vers le bas.

Mais, il y a deux objections anatomiques. Dans l'hypothèse où ces campaniformes seraient des représentations de vulve, la fente est mal positionnée, quelle que soit l'orientation donnée à la lecture du dessin. En vue fessière, la vulve n'a jamais cet aspect. En cherchant bien dans l'iconographie foisonnante offerte par Internet, on trouve bien quelques vulves affectant un peu cette forme, mais la fente est inexorablement vers la partie arrondie, alors que dans les signes campaniformes, la fente, quand elle est présente, occupe toute la hauteur, ou la partie pubienne ce qui, dans les deux cas, est un non sens anatomique.

De la même façon, J.-P. Duhard conserve un doute concernant les deux *cloches* de Gargas, retenues néanmoins ici, avec prudence, en suivant G. Delluc (2006).

### *c - Les signes géométriques*

Les signes arrondis sont les cercles et les ovales fermés, dont on peut tout dire, et le contraire de tout. Le cercle n'est pas, pour nous, une image vulvaire, même si nous savons pertinemment que, sous la dilatation digitale ou pénienne, la vulve forme un bourrelet circulaire. Et il n'est pas habituel de contempler la morphologie vulvaire en cours de pratique amoureuse, d'autres intérêts occupant le champ de conscience du partenaire masculin. La dilatation circulaire observée au moment de l'expulsion de la présentation fœtale nous semble de la même façon à écarter.

Nous retiendrons la forme ovale (et sa variante le losange), car c'est celle dessinée par les lèvres de la vulve, et devons admettre que des signes de cette forme peuvent être des vulves. Mais, si l'on examine les vulves incorporées, notamment dans des sculptures en ronde bosse (statuettes) ou en bas relief, on constate que cette forme n'est pas représentée, et que c'est bien le triangle qui est figuré. Le seul losange qu'offre le corps féminin est le losange lombo-sacré, évidemment dépourvu de fente, et qui n'a jamais prêté pour un humain à confusion. Aussi, pour retenir un signe en ovale ou en losange comme vulvaire, nous exigeons qu'une fente soit indiquée, ou que des lèvres soient représentées.



Figure 20 – Grotte d'El Castillo, panneau des signes en cloches (cliché Delluc)

Il serait tentant d'assimiler les signes triangulaires à des vulves, même s'il y a un fondement de vérité dans cette assertion, la vulve se prêtant bien à la géométrisation. Rappelons la présence de chevrons sur certaines figures féminines : périnée du *Torse* de Brassempouy, face latérale de l'*Ébauche de Poupée* de Brassempouy, humains gravés du Mas d'Azil, remarqués par J.-P. Duhard (1993), mais ils sont trop rares pour en faire un signe féminin. Souvenons-nous de signes différents portés sur une hanche par la *Femme à la corne* de Laussel (en «Y») et sur la figure couchée de droite de la Magdeleine des Albis («Y», «X» et «K»).

Sur les représentations de vulves paléolithiques pariétales, l'orientation est telle qu'il ne peut s'agir que de vulves humaines. Les 43 triangles inversés de la grotte de Ojo Guareña (Burgos, Espagne) sont-ils des signes vulvaires ? Peut-être, bien que leur orientation ne corresponde pas à celle commandée par l'anatomie, sauf en vue fessière. Dans l'art mobilier, l'orientation est rarement imposée, d'où une lecture plus délicate, sauf quand une fente sommitale vient lever le doute en fournissant la bonne orientation. Cependant, admis par les plus grands des « pères fondateurs » de la Préhistoire (Peyrony, Breuil, Didon, Reinach, Bégouën...) et notre confrère le docteur M. Baudoin (1936), « le signe triangulaire, net ou déformé, augmenté du trait vertical ou de l'olive » symbolise « l'organe générateur féminin », (Roche, 1937), et nous aurions mauvaise grâce à ne pas le suivre dans ce diagnostic. Mais pas forcément dans son idée de culte de la femme *genitrix* chez les hommes quaternaires.

D'autres images, faites de trois traits (Commarque ou encore Lascaux par exemple) peuvent être lues comme une fourche génitale avec le trait du sillon interlabial ou même une marque tridactyle d'oiseau (Delluc, 1985). Un point paraît déterminant : l'absence de telles formes dans les vulves incorporées, ce qui devrait, au nom du principe de précaution, conduire à exclure du corpus des vulves féminines les images isolées ayant cet aspect, excepté le cas où elles accompagnent des vulves caractérisées (en frise par exemple).

Pour les signes quadrangulaires, nous ne suivons pas A. Leroi-Gourhan (1965) dans son opinion que tous les signes larges sont féminins et les signes étroits masculins, car nous sommes ici dans l'hypothèse et le symbole, qui ouvrent la voie à toutes les supputations. D'ailleurs, cet auteur, par prudence, parlera, ultérieurement, plutôt de signes pleins et de signes minces. En revanche, nous avons distingué une catégorie de vulves quadrangulaires, en trapèze ou losange, pourvues d'une fente.

Quels que soient l'attention portée et le souci de rigueur, il entre toujours, chez tous les auteurs, une part de subjectivité qui laisse place à l'interprétation personnelle et prête le flanc à la critique. Les auteurs ont souhaité ici limiter leur sujet aux représentations de vulves indiscutables, s'appuyant sur des critères anatomiques et parfois physiologiques. Toutes les images vulviformes ne sont pas des vulves, pas plus que les images pisciformes ne sont toutes des représentations de poissons. Le rejet, ou l'adoption, de certains critères diagnostiques explique les divergences dans le recrutement des images et, pour citer un travail récent, celui de Raphaëlle Bourrillon dans sa thèse soutenue en novembre 2009 sur les représentations humaines sexuées dans l'art du Paléolithique, nous n'avons pas la même lecture pour toutes les figures, retenant certaines qu'elle rejette et excluant d'autres qu'elle intègre, outre les oublis inévitables. Cette auteure, dont la recherche est par ailleurs menée avec rigueur, reconnaît qu'entre une part d'appréciation personnelle dans ses lectures et interprétations, ce qui sera sans doute notre cas.

## **B – Les représentations paléolithiques de vulves**

Les classifications de D. Peyrony, Ucko et Rosenfeld, et Beltràn ont été rappelées par B. et G. Delluc (1978). A. Leroi-Gourhan avait distingué plusieurs groupes de signes féminins, avec 2 grandes catégories : les signes triangulaires à pointe supérieure ou inférieure, marqués d'une ligne verticale ou non, fermés par une base ou non, et les signes ovales, en ovale, larme ou cercle, barré d'un trait ou non. Cette classification morphologique reste d'actualité, même si son application est parfois délicate, en raison

des nombreuses variantes. Il nous semble qu'il faudrait ajouter les dérivés de l'ovale : les formes en losange, en arceau ou en ogive et en poire, et les formes rondes, qui doivent être fendues ou échancrées. Comme déjà dit, les formes en cloche n'entrent dans ce cadre que s'il y a une fente jointive de la partie arrondie, ce qui est loin d'être toujours le cas.

L'incidence de vue de l'observateur est une notion, très pertinente, exposée par B. et G. Delluc, et qui est conservée ici : vue pubienne et vue périnéale, en l'absence de vue fessière prouvée. La fréquence plus élevée d'une forme peut renseigner sur l'angle préférentiel d'observation. Une autre façon de les classer ou caractériser, serait de tenir compte de l'ouverture de la vulve : ouverte, entrouverte ou fermée, avec les exceptions anatomiques que sont les vulves béantes (Grimaldi, Monpazier) et les vulves « déchirées » (Gouy). Nous précisons chaque fois ce qu'il en est. En sachant aussi que, sur un corps offrant une vision frontale debout, la vulve a parfois été représentée en vue périnéale (migration figurative du réalisme intellectuel) ou ne pas être figurée.

Comme nous le précisons en conclusion, le Magdalénien occupe une place prépondérante, avec un nombre de vulves plus de deux fois supérieur au total des époques antérieures, et restant majoritaire même si l'on écarte les figures striées sur dents. C'est l'époque de la plus grande abondance de figures humaines, avec des représentations féminines vulvaires et corporelles plus nombreuses qu'aux autres époques, la gravure dominant les autres modes d'expression. Les vulves gravées sur incisives lactéales de poulain sont caractéristiques de la Vienne (La Marche et le Roc-aux-Sorciers) avec un discret essaimage vers des sites plus lointains. Les images angulaires sont majoritaires. Elles sont présentes dès l'Aurignacien et le restent à toutes les époques. La gravure est de loin la technique la plus utilisée, alors que modelage, sculpture et peinture sont rares et ne permettent pas de caractériser une époque. La répartition entre art mobilier, art sur blocs et art pariétal est inégale.

Dans le corpus des vulves paléolithiques présenté au chapitre suivant, plusieurs possibilités de structures s'offraient à nous : le classement d'après le support (pariétal, bloc, mobilier) ou d'après la technique (gravure, sculpture, modelage, peinture), le classement alphabétique ou chronologique. Les incertitudes de datation interdisant d'adopter ce dernier critère, nous avons finalement choisi de les présenter site par site dans l'ordre alphabétique.

*L'art (..) n'est-il pas un vaste catalogue de femmes ?*

Pieyre de Mandiargues, 1965